

réside à Fez, qui est la capitale. Mais, à Tanger il y a une espèce de gouverneur auquel on donne les noms de khalife, de pacha ou de kaïd, et qui cumule les pouvoirs administratif et judiciaire.

Il y a des juges qu'on appelle *cadis* et qui n'ont qu'une juridiction limitée. Mais les sujets qui veulent recourir directement à la justice du pacha peuvent le faire. Cette administration de la justice est très expéditive. La chose s'explique : il n'y a pas d'avocats !

Quand le pacha vient rendre la justice, un jour fixé d'avance, il est accompagné d'un état-major. A son entrée dans la salle d'audience, le *bachamba* (huissier audiencier) crie : le pacha vous salue au nom du Prophète. Puis il monte s'asseoir sur un trône, et le *bachambra* crie de nouveau : " Le prince vous salue tous et va vous rendre justice ".

Alors entre le porte-pipe qui va présenter une pipe démesurément longue, ornée de diamants, au juge assis sous un soleil d'or ; et, tout en fumant et caressant sa barbe, le digne magistrat entend les plaideurs, et les juges.

Dans un district de la province de Québec, qui m'est bien connu, il y avait jadis un juge de la Cour Supérieure qui fumait ainsi à l'audience, et qui déposait son sac à tabac sur le banc, afin de permettre aux avocats d'y venir remplir leurs pipes. C'était le bon temps alors, mais le bon temps est passé dans ce district, et le juge d'aujourd'hui n'a pas les allures d'un pacha.

Donc le pacha fume et juge. Il ne motive pas ses jugements, ce qui doit être très commode, et il tranche

les questions d'un mot ou d'un geste. Mais parmi ces gestes il y en a un qui est lugubre : il signifie l'ordre de trancher la tête. Or, comme le bourreau est dans la salle, il va immédiatement exécuter la sentence dans une cour du palais.

Ce procédé sommaire évite au gouvernement les ennuis d'une commutation de peine.

Sur un autre signe, le bachamba crie : " El Afia ! " La Paix ! et la séance est levée.

Lorsque nous avons vu le pacha de Tanger, il n'agissait pas comme juge, mais comme gouverneur, et il donnait audience à ceux qui venaient lui apporter le tribut, et lui présenter des requêtes.

Sous un grand portique à colonnes de marbre, Son Excellence est étendue sur un divan, entourée des grands de sa cour ; et ceux qui ont des pétitions à présenter attendent à la porte qu'on leur fasse signe d'approcher. Au signal donné, ils ôtent leurs chaussures, et vont s'agenouiller sur une natte aux pieds du pacha. Celui-ci écoute leurs demandes qui sont toujours très brèves, et il répond d'un air ennuyé tantôt par quelques mots, et tantôt par un simple signe.

* * *

Cette cérémonie nous paraît bientôt manquer de variété, et nous nous acheminons vers le harem. Il va sans dire que je n'y fus pas admis, mais il fut permis à mes compagnes de voyage d'y pénétrer, et même d'y causer par signes avec celle des femmes du harem que l'on considère comme la femme légitime.

Pendant ce temps-là, mon compagnon de voyage et moi, que notre sexe condamne à rester à la porte, regardons de loin, du haut des murailles de la Kasbah, un grand nombre de femmes arabes montées sur les terrasses des maisons pour voir passer la procession, et qui s'y promènent comme de blancs fantômes.

C'est le moment de vous dire un mot des maisons et des femmes arabes.

Ces maisons n'ont pas de fenêtres sur la rue. Elles forment un carré, avec une cour intérieure comme un cloître, et c'est sur cette cour que s'ouvrent les fenêtres. Les rues des villes arabes ne sont donc en réalité que des couloirs, resserrés entre deux murailles blanchies à la chaux dans lesquelles sont percées de distance en distance des portes basses soigneusement verrouillées que le mari seul peut ouvrir.

Toutes ces habitations, vues du dehors, sont semblables et de pauvre apparence. Mais si vous pouvez y pénétrer, l'intérieur, chez les riches et les grands, vous causera de ravissantes surprises. Derrière ces murs blanchis, vous trouverez souvent des œuvres d'art remarquables, des promenoirs pavés en mosaïque, des colonnades de marbre imitées de l'Alhambra, des murs en stuc artistement sculptés, ciselés et peints des plus riches couleurs. Au milieu d'un *patio*, entouré d'arbustes en fleurs et d'orangers chargés de fruits, vous verrez un jet d'eau s'épanchant dans une vasque de marbre.

Vivant au milieu de gens cupides et sensuels, qui n'ont parfois d'autres lois que leurs passions, et qui disposent du pouvoir, l'Arabe cache sa richesse, son bien-être, son luxe, comme il cache ses femmes.

Elles ne sortent donc jamais de leurs maisons. Les seules que l'on rencontre dans la rue sont des femmes de mauvaise vie, ou celles que la pauvreté oblige de sortir pour aller gagner leur subsistance. Mais, alors, elles se couvrent la tête et le visage d'un double voile qui ne laisse voir que leurs yeux, et quand elles passent dans la ville elles ne parlent à aucun homme, et aucun homme ne leur parle. Le mari lui-même, qui rencontre sa femme dans la rue, ne lui adresse pas la parole, parce que ce serait compromettant pour elle et pour lui-même—le public ne pouvant pas savoir que c'est sa femme.

Quand ces pauvres recluses veulent prendre l'air, il faut donc qu'elles se contentent de sortir dans la cour intérieure de leurs maisons ; et s'il y a quelque spectacle inusité, ou quelque grande démonstration dans la rue, on leur permet de monter sur les toits qui sont plats et forment terrasse.

C'est de là seulement qu'enveloppées dans leurs bur-nous blancs, elles peuvent se pencher au bord des terrasses et risquer un œil dans la rue.

C'est ainsi qu'à la faveur de la procession nous avons pu voir un grand nombre de têtes de femmes émergeant des toits, et nous suivant des yeux avec curiosité.

C'est ainsi que, du haut de la Kasbah, nous les apercevions encore courant sur les toits, dévoilées et pieds nus. Cette coutume est, sans doute, très antique, puisque la Genèse dit en parlant de Joseph : “ Il est d'une rare beauté, et les filles de l'Égypte ont couru *sur la muraille* pour le voir ”.

Vous me demanderez peut-être pourquoi la femme Arabe est soumise à ce régime de réclusion. La réponse est facile : c'est le christianisme qui a émancipé la femme, et elle est esclave partout où il n'est pas.

M. de Maistre a dit : “ Il faut à la femme ou quatre murs ou les quatre évangiles ”. Les Musulmans repoussant les quatre évangiles ont recours aux quatre murs.

Il n'y a pas de doute que les quatre évangiles valent mieux, et que la femme chrétienne doit s'estimer heureuse d'avoir échappé aux quatre murs.

Mais qu'elle y prenne garde ! Les hommes seraient capables de l'y ramener, si elle s'affranchissait des quatre évangiles.

Au surplus, l'Arabe est jaloux, et n'a aucune confiance dans les femmes.

C'est le résultat naturel de la volupté, que le mahométisme favorise et développe. La polygamie démoralise et avilit la femme, et plus l'Arabe resserre les murs de sa prison, moins il doit compter sur sa fidélité.

Cet emprisonnement perpétuel qu'on lui impose l'irrite, et, quoiqu'elle n'en comprenne pas très clairement l'injustice, elle en tire deux conclusions également mauvaises : la première, c'est qu'elle est faite pour le seul plaisir de l'homme ; et la seconde, c'est que la morale consiste uniquement à ne pas franchir les murs de sa maison. Si donc, c'est un homme qui les franchit pour arriver jusqu'à elle, elle n'y voit pas de mal.

L'Arabe le plus civilisé, qui a visité l'Europe, et qui peut causer politique, littérature et beaux-arts, n'accorde pas plus de liberté aux femmes que les autres. Il donne

des réceptions, des dîners dans son palais ; il y invite même les dames européennes, qui après le dîner peuvent être admises dans le harem. Mais il ne permet jamais à ses femmes de paraître devant ses invités du sexe fort ; et si par hasard nous pouvons les apercevoir au jardin, ou dans quelque galerie intérieure, il nous recommande de ne les pas regarder.

Tant qu'il reste musulman, il n'abandonne pas ces usages ; seulement la civilisation le fait renoncer graduellement à la polygamie ; et aujourd'hui il y a plusieurs musulmans haut placés qui n'ont qu'une femme, ou qui en ayant plusieurs, ne vivent qu'avec une seule. La polygamie subsistera plus longtemps parmi les pauvres que parmi les riches, pour l'excellente raison que la femme coûte cher au riche, tandis que par son travail elle rapporte au pauvre.

La grande dame musulmane vit dans l'oisiveté, et consacre tout son temps à s'habiller, se farder, se parfumer, se peindre les yeux avec du kohl, les ongles avec du henné, et se tatouer enfin de diverses manières.

Mais comment se font les mariages, me diront les jeunes filles, puisque les femmes ne sortent jamais, ne reçoivent jamais, ne laissent voir que leurs yeux quand elles sont obligées de sortir, et ne parlent jamais à un homme ?

Voilà l'étonnant, c'est que les jeunes filles arabes se marient tout de même, malgré les désavantages évidents de cet état de société.

Vous connaissez sans doute le proverbe oriental : la femme est comme votre ombre ; courez après, elle se

sauve, fuyez-la, elle court après vous. Eh ! bien, la femme arabe se sauve pour faire courir après elle. Plus elle se cache, plus on désire la voir. Je donne cette recette aux rares jeunes filles qui ont envie de se marier.

Il y a donc lieu de croire que, malgré toutes les précautions prises, les jeunes gens réussissent, de temps à autres, à apercevoir de loin quelques jeunes filles, ne fût-ce que sur les toits, ou dans les cimetières où elles vont prier le vendredi sur les tombeaux des marabouts.

En tout cas, ils connaissent les chefs de famille qui ont des filles à marier, et la position sociale et financière de ces familles ; ils s'adressent donc au père, et font leur demande. Le père répond par une autre demande : combien payez-vous ? Le prix est alors débattu entre le futur beau-père et le futur gendre ; et il est payé avant l'entrevue avec la jeune fille.

Ce prix varie dans la classe moyenne entre \$100 et \$500. La veille du jour fixé pour le mariage, le futur est admis à voir sa fiancée, et si elle ne lui convient pas il peut se retirer, mais il perd la somme payée.

Notre guide et interprète à Tanger, qui était un bel homme, très intelligent, avait lui-même épousé sa femme sans l'avoir jamais vue auparavant, et il avait payé à son beau-père \$450.

Cette coutume remonte à la plus haute antiquité, et nous en lisons des exemples dans Homère, et dans l'ancien Testament. Jacob fut bien obligé de travailler pendant sept ans pour chacune des deux filles de Laban qu'il épousa ; et si vous évaluez les services d'un homme de confiance comme Jacob, vous conviendrez que le beau-père ne lui avait pas donné ses filles gratis.

Sous le régime de la civilisation, les rôles sont un peu changés, et il arrive assez souvent maintenant que ce sont les jeunes filles qui, au moyen d'une dot engageante, se paient le luxe d'un mari. On dit même, mais je ne le crois pas, qu'il se rencontre des jeunes gens qui se laissent volontiers acheter de cette manière.

Pendant que nous discourons sur les femmes arabes, nos compagnes de voyage sont sorties du harem ; et après avoir vu de nouveau défiler la procession de la circoncision, nous revenons à notre hôtel par des rues indescriptibles. A Tanger, la voierie est confiée aux chiens et aux oiseaux de proie, et naturellement ils n'enlèvent que ce qui est mangeable. C'est là que l'on apprend à apprécier notre régime municipal et notre comité des chemins.

Mais, dans ces rues malpropres, il y a des bazars pleins d'intérêt, des boutiques remplies de riches étoffes, de broderies et de dentelles magnifiques, d'ouvrages en cuir marocain, de vieilles faïences, d'armures antiques, et des mille objets que produit l'art oriental. C'est une grande tentation pour les femmes, et nous avons quelque peine à en arracher nos compagnes de voyage.

* * *

Je vous ai dit que plus la femme arabe se cache, et plus on désire la voir. Naturellement, ce désir est la grande tentation des touristes européens, et il en résulte toutes espèces d'aventures.

Il y avait parmi nos compagnons de voyage à Tanger, un Français et un Allemand qui s'amusaient

beaucoup ensemble. Le Français avait quarante ans, et l'Allemand, très distingué et très Parisien, n'en avait pas trente. Pendant notre course à la Kasbah, ils étaient allés faire une excursion à dos de mulet au cap Spartel, à quelques milles de Tanger. Quand je les retrouvai à l'hôtel, le Français me raconta une de leurs aventures :

“ Nous étions en pleine campagne, me dit-il, chevauchant sur nos misérables montures, comme don Quichotte et Sancho. Avec mon âge et mon ventre rebondi, j'étais Sancho, et mon compagnon, avec ses grandes moustaches, était le chevalier de la Manche, moins la *triste figure*. Il faisait de l'esprit, et je parlais bon sens. Arrivés à un ruisseau, nous aperçûmes, de l'autre côté, des blanchisseuses arabes, sans voiles. Les unes battaient et tordaient de blancs burnous de leurs mains vigoureuses ; d'autres foulaient sous leurs pieds nus des tapis moelleux repliés dans un creux de rocher et tout ruiselants d'écume ; celles-ci savonnaient des abayas et des kaïks, et celles-là activaient en chantant des feux où de grands chaudrons pendaient aux crémaillères, et préparaient le kouscouss pour le dîner.

Cette scène, vue d'un peu loin, était vraiment poétique, et mit en ébullition les sentiments chevaleresques de mon jeune ami.

— “ Par le Prophète ! cria-t-il, je me sens léger comme une gazelle et je passe le ruisseau.

— “ Prends garde, lui dis-je, il y a sans doute des *chaouchs* cachés dans le voisinage, et tu t'exposes à des coups de matraque ”.

Mais il ne m'entendait déjà plus. Sourd à mes sages avis, il retroussa sa moustache, et s'élança dans le ruisseau. Mais sa monture tenait moins que lui à voir ces dames et bronchait. Criblé de coups, le pauvre mulet s'aventura cependant, enfonça peu à peu et finalement tomba dans le lit fangeux de la rivière. Cette chute refroidit mon chevalier, et il revint à moi couvert de boue.

--- “ Eh bien, lui dis-je, c'est maintenant qu'il te faut une blanchisseuse. Elle joindra l'utile à l'agréable ”.

Il se mit donc à faire signe aux lavandières de traverser le ruisseau ; et pour les y engager davantage, il portait la main à son cœur, et leur envoyait des baisers du bout des doigts. Mais pas une ne bougeait. Plus pratique que mon jeune ami, je tirai de ma poche et je leur montrai une monnaie d'argent, puis une seconde et une troisième. J'allais sacrifier un quatrième franc, lorsqu'une des blanchisseuses s'engagea hardiment dans la rivière. Le chevalier était ravi, il se moquait du guide qui prétendait que nous nous exposions à des coups de sabre. Enfin, la blanchisseuse arriva. Elle annonçait soixante ans et n'avait qu'un œil !

II

ALGER

Le littoral.—Oran.—Blidah.—Les gorges de la Chiffa et les singes.—La rade d'Alger.—Son climat.—Les mosquées.—Dévotion des musulmans.—Les églises catholiques.—Notre-Dame d'Afrique.—L'absoute des naufragés.—Les Aïssaouas.—Les sacrifices de coqs.—La trappe de Staouéli.—Le jardin d'Essai.— Histoire.

Le steamer *Manoubia* semble avoir, comme nous, quelque peine à se détacher de l'Espagne ; car il revient de Tanger à Gibraltar et Malaga, et c'est de cette dernière ville qu'il dirige sa course vers la côte africaine.

Le temps est beau, et la mer clapote légèrement sur les flancs du navire, qui s'incline sous un souffle frais venant de l'Est. La nuit vient, et le ciel se couvre d'étoiles que je ne reconnais pas ; c'est que nous avons bien changé de latitude.

Dès l'aurore, nous arrivons à Melilla, prison espagnole perchée sur un rocher sauvage et entourée de fortifications. C'est le grand pénitencier de l'Espagne élevé, comme une menace, sur une côte déserte de l'ancien pays des corsaires.

Le vent est devenu violent, et la vague grossie nous force à lever l'ancre. Nous longeons le littoral africain dont l'aspect en cet endroit est désolé. C'est une chaîne de montagnes servant de barrière à la mer et à la civilisation, sans habitations, sans culture, sans gazon vert.

Des caps, des baies, des rochers nus et du sable ; de loin en loin, au sommet d'un promontoire, les débris d'une tour moresque : tel est le coup d'œil que présente cette côte inhospitalière jusqu'à Nemours.

Nemours—village fortifié au fond d'une anse de sable, peuplé d'Espagnols, de Français et d'Arabes. A la cîme d'un promontoire, du côté Est, un ancien château-fort qui s'écroule. Sur la grève, une caravane défile lentement : dix chameaux dessinent leurs silhouettes difformes sur le front vert d'un petit bois de palmiers.

Beni-Saf—tout petit port cerclé de montagnes géantes. Deux steamers y chargent du minerai de fer, que des trains apportent de l'intérieur et que des ascenseurs descendent au bord de la mer.

Oran—capitale de la province du même nom, ayant une population de 50,000 âmes et grandissant beaucoup.

Je ne connais pas au juste l'étymologie d'Oran ; mais ce nom doit lui venir de la teinte dorée dont est revêtu tout ce qui la compose. Le sol, les rochers, les murailles, les édifices, tout est jaune comme du vieil or ; et si les indigènes se lavaient plus souvent ils auraient également le teint doré.

Oran est une ville très pittoresque et accidentée. Ici, elle se prélassé sur la grève, au fond d'une baie d'azur ; là elle escalade une montagne ; ailleurs elle se cache dans la profondeur d'un ravin, plus loin elle s'étend à son aise sur de vastes plateaux. Ses rues sont tantôt larges comme des boulevards, tantôt étroites comme des corridors, tortueuses comme des impasses, et raides comme des échelles.

De quelque côté que vous vous dirigiez, vous arrivez toujours à des escarpements, et si vous levez les yeux vous apercevez soit un château-fort, soit une tour, soit un clocher qui dominant la ville. Santa-Cruz, avec ses bastions formidables et ses créneaux, s'élève à plus de mille pieds au-dessus de votre tête ; et sur un plateau, à côté du château-fort, une chapelle élancée porte à son sommet une statue de la sainte Vierge dont les bras tendus semblent bénir le port et la ville.

Je ne connais que Notre-Dame de la Garde, à Marseille, qui puisse être comparée comme point de vue à cette chapelle de Santa-Cruz.

Oran, dont l'origine ne remonte guère au-delà du dixième siècle a souvent changé de maîtres.

Les Maures, expulsés de l'Espagne au quinzième siècle, y trouvèrent un refuge. Mais les Espagnols les y poursuivirent, et le cardinal Ximénès les en chassa en 1509. Deux siècles après, l'Espagne perdit cette ville, la reprit en 1732, et l'évacua définitivement en 1792. Elle resta soumise à un Bey jusqu'en 1831, et fut alors conquise par la France.

Cinq ou six forts la protègent aujourd'hui, tant du côté de la mer que du côté de la terre, et lui forment une ceinture à la fois redoutable et pittoresque.

Il faut aller visiter sa promenade de l'Etang, sa cathédrale Saint-Louis, la grande mosquée et le quartier nègre.

Un chemin de fer relie maintenant Oran à Alger, et c'est par cette voie que nous nous dirigeons vers cette dernière ville. Mais nous ne pouvons résister à la ten-

tation de nous arrêter à Blidah, la séduisante ville des orangers.

Elle est très agréablement située aux pieds de l'Atlas, entourée de jardins et d'immenses orangeries ; et elle possède un dépôt de remonte pour la cavalerie française où j'ai vu les plus beaux chevaux du monde.

Son *jardin Bizot* est délicieux, et son *Bois sacré* mérite une visite.

Une des grandes attractions de Blidah, ce sont les gorges de la Chiffa, déchirure étroite et profonde dans la chaîne de l'Atlas, où nous conduit une route des plus pittoresques, suspendue comme une corniche à mi-hauteur des rochers, au-dessus de l'abîme où gronde la rivière. C'est là que nous avons eu le plaisir de rencontrer une troupe de singes, qui ont bien voulu nous donner une représentation *gratis*. Ces sémillants quadrumanes, que Darwin et les évolutionnistes veulent nous donner pour ancêtres, étaient au nombre de quarante ou cinquante de toutes tailles, et paraissaient réunis en séance au bord du torrent comme une chambre de députés.

Sur une roche élevée, un vieil orang-outang solidement assis semblait présider, et je crois même que les débats de ses collègues l'avaient endormi. Au-dessous, une autre roche servait de tribune, où les préopinants se succédaient rapidement, non sans lutte. Le débat était tumultueux et manquait un peu de décorum. Plusieurs faisaient des cabrioles que les politiciens les plus souples ne sauraient exécuter. Bien différents des conférenciers, ils se lassèrent de s'exhiber

avant d'avoir cessé de nous amuser, et quoiqu'il ne fût qu'environ trois heures P. M., ils décidèrent qu'il était six heures et votèrent l'ajournement.

Alors le président piqua une tête en bas de son fauteuil, je veux dire de son rocher. Je crus qu'il allait se tuer ; mais l'habile acrobate, en tombant à travers les branches d'un arbre, s'y était cramponné (est-ce bien cramponné ?) avec deux ou trois tours de queue ; et tous disparurent.

Au *Ruisseau des Singes*, nous en trouvons d'autres ; mais ce sont des intransigeants farouches qui en veulent à la société. Car ils se sont enfuis à notre approche en secouant violemment les arbres.

J'ai pu constater ici que tous les singes raffolent des noix, tandis qu'il est constant que le père de l'humanité aimait les pommes. Je sou mets cette objection aux évolutionnistes.

* * *

A mon grand regret, nous arrivons à Alger de nuit, et ce n'est que le lendemain que nous pouvons admirer cette ville superbe, cette perle rose, enchassée d'émeraudes et de saphirs, étincelante de reflets lumineux, et pittoresque comme une féerie.

Au saut du lit, je cours à ma fenêtre (hôtel de l'Oasis), et j'ai sous les yeux un coin de la ville, une mosquée, le port, et la mer miroitant au soleil. J'ai vu ce tableau pendant quinze jours, et je ne m'en suis pas lassé.

La rade d'Alger est l'une des plus belles que l'on puisse contempler, surtout le soir, vers le coucher du

soleil. Cette courbe harmonieuse où la mer vient dormir, ces magnifiques collines qui lui servent de ceinture et sur les flancs desquelles sont échelonnées de blanches villas entourées de bosquets, la chaîne des montagnes de la Kabylie, dont les sommets lointains lui forment une couronne d'azur, cette belle mer bleue sillonnée de navires qui viennent apporter à la blanche ville des corsaires les produits de la civilisation, ce mélange de Barbares et d'Européens qui se coudoient partout, tout cet ensemble fait d'Alger une des villes les plus originales et les plus intéressantes du monde.

Mais ce qui fait surtout l'incomparable beauté de cette ville, c'est qu'elle est presque toujours inondée de lumière. Le soleil est le grand artiste qui l'orne, la décore et la fait resplendir.

Sans doute, il y a pendant l'hiver, de temps en temps, des jours de pluie, et ces pluies sont même abondantes. Mais elles ne durent jamais longtemps ; le soleil finit toujours par percer les nuages, et dès qu'il paraît tout sourit, s'embellit, et se transfigure. Ses rayons mettent au cœur plus de gaiété que les vins les plus généreux.

Une heure après un orage, qui paraît un déluge, vous sortez et vous n'en voyez plus trace ; je me trompe, les palmiers sont plus verts, les oranges plus brillantes, les amandiers et les églantiers plus fleuris, et la lumière plus limpide.

Un poète algérien avait raison d'écrire à ses amis de France :

Pendant que de froides haleines
Glacent votre ciel obscurci,
Pendant qu'il neige dans vos plaines
Sur nos côteaux il neige aussi.

Il neige au pied de la colline,
Il neige au détour du sentier,
Il neige des fleurs d'aubépine,
Il neige des fleurs d'églantier.

Nous sommes en janvier, et les jours sont longs et beaux. Les nuits sont froides mais claires, et la brise de mer se réchauffe chaque matin dans un bain de soleil.

Aussi tout le monde vit-il dehors. La grande *place du gouvernement*, et les rues Bab-Azoun, Bab-el-Oued, de Chartres et d'Isly sont pleines de peuple ; et ce peuple est le plus bariolé que l'on puisse voir. Français, Espagnols, Berbères, Kabyles, Mozabites, Juifs, ont des costumes différents et de toutes couleurs. Ajoutez à cela les uniformes des nombreux militaires que l'on coudoie partout, et vous aurez une idée de la variété du coup d'œil.

Le quartier arabe d'Alger n'a pas ce caractère cosmopolite, mais c'est une merveille de pittoresque. On imagine difficilement un pareil labyrinthe de sombres corridors, d'impasses tortueuses, d'escaliers flanqués d'échoppes borgnes, et de mystérieuses galeries.

Il s'étend sur le flanc de la montagne, où s'élève la kasbah, ancienne forteresse arabe, aujourd'hui occupée par les soldats français.

Ce que les étrangers ne manquent pas de visiter à Alger, ce sont les mosquées. Les plus remarquables sont la grande mosquée et celle d'Abd-er-Rhaman el Tçalbi. Celle-ci est à l'ombre des palmiers du jardin Marenngo, et est surmontée d'un minaret fort élégant. En y allant, le vendredi, vous y verrez des femmes mores-

ques dévoilées, priant sur des tombeaux qui sont en grande vénération. Car là reposent plusieurs pachas et le grand marabout Abd-er-Rhaman, qui vécut au quinzième siècle.

Le même jour, dans la grande mosquée, vous aurez un autre spectacle. Des centaines d'Arabes sont là prosternés, le front collé sur les dalles de marbre, pendant que le marabout, monté dans une espèce de chaire, leur déclame ou leur chante des versets du Coran.

Selon le Prophète, le Seigneur exigeait autrefois que ses fils prient cinquante fois par jour ; mais, à la demande de Mahomet, il veut bien aujourd'hui se contenter de cinq fois. C'est pourquoi l'on voit hissé cinq fois par jour, au sommet des minarets, un petit drapeau blanc qui attire l'attention des fidèles, et qui annonce l'arrivée prochaine du muezzin. Un instant après, il apparaît en effet au sommet de la tour, et il appelle les fils d'Islam à la prière.

L'appel de l'aurore est vraiment beau : *Koumou ! Koumou ! La Tenoumou !*

Levez-vous ! levez-vous ! Ne dormez plus !

C'est le moment de faire le bien ;

Vous ne vivrez pas éternellement.....

Dieu seul est grand ! Et Mahomet est son prophète !

La Allah illahoullah, Mohammed raçoul Allah !

A ce cri, les Musulmans, quoi qu'ils fassent alors, et où qu'ils se trouvent, se tournent vers l'orient et se prosternent la face contre terre en adorant Allah !

Bien souvent, sur les chemins, dans les champs, au désert, sur les montagnes, dans la diligence même où